

VERBES SLAVES POUR DÉSIGNER LES CINQ SENS*

La psychologie scientifique discerne d'une façon précise les cinq sens et emploie pour leur fonctionnement des termes précis. Mais — on le sait bien — la langue populaire procède ici avec beaucoup plus de liberté: il y a des cas où elle emploie les mêmes expressions pour des perceptions différentes, c'est-à-dire que parfois elle leur donne à la légère un sens différent: (Il ne faut pas s'arrêter sur les déplacements¹ du type de *κτύπον δέδορμα*, cunctus autem populus videbat voces et lampades et sonitum bucinae; *θεωρεῖ θόρον* = videt tumultum; *loca vidi reddere voces*; *mugire videbis terram*. On dit „j'ai vu le bruit“, c'est-à-dire les gens faisant du bruit. Il y a donc une métonymie courante, négligeable.) Chez nous autres Slaves ce sont Č. Šercl et K. Moszyński² qui ont porté leur attention sur ces changements.

D'après K. Moszyński, les termes indigènes communs sont ici *čuti*, *viděti* et *slýšati*. Le premier d'entre eux désigne, dit-il, toutes les perceptions excepté celle de la vue; le seconde rien que l'idée de voir; le troisième sert avant tout à désigner la perception de l'ouïe, mais non rarement aussi celle de l'odorat, parfois même celle du goût. Le premier et le troisième sont utilisés aussi pour désigner le sentiment.

On essaiera ici d'examiner les dits termes du point de vue linguistique de même qu'on touchera les questions surgissant de la matière, pour distinguer si l'état des choses slaves représente quelque chose de commun, d'universel, et quelle en est la cause.³

I. Pour désigner la faculté de voir, c'est chez les Indo-européens la racine *veid-* dès l'antiquité. Chez les Slaves jusqu'aujourd'hui: c'est le verbe *vidě viděti*.

D'abord il est à noter un curieux archaïsme. Certains verbes exprimaient à l'origine non pas l'activité du sujet, mais bien la circonstance que le sujet est atteint par un phénomène extérieur à lui, que le sujet est un „patient“ et non pas un „agent“. Celui qui voit ne fait pas une action, un acte, mais c'est l'image d'un objet qui frappe se rétime. Donc la vision est présentée „comme une perception et non comme un acte“ (Vendryes). Ceci vaut bien pour la racine *veid-*. En latin *videō* signifie „je vois“, au sens le plus large. Mais la valeur ancienne apparaît encore dans *mihī vidētur* „il m'apparaît“. Le même emploi se trouve aussi, à côté de l'actif, en slovaque *vidí sa mi* (le réflexif au lieu de l'ancien moyen) = il m'apparaît, il me semble.

La racine *veid-* était „aoristique“ à l'origine,⁴ c'est-à-dire elle n'était domiciliée que dans l'aoriste, ne servant qu' à constater (ou annoncer) purement et

* Dédié à V. Chmelař, professeur de psychologie à Brno, à l'occasion de son 60^{ème} anniversaire.

simplement que le sujet de la proposition a vu quelque chose ou quelqu'un, donc sans autre nuance quelconque de signification (d'étonnement, de curiosité etc.). Le fait que la racine *veid-* (à l'aoriste, naturellement, au degré zéro *vid-: eidov < e-vid-om*, skr. 3. sg. *á-vid-a-t*) était aoristique, veut dire qu'elle ne servait pas, à l'époque la plus ancienne, à fournir le présent. Ceci résulte de ce que les formes du présent, dérivées de cette racine-là, diffèrent d'une langue à l'autre ou qu'elles font totalement défaut. Donc le présent de *veid-*, s'il existe dans une langue donnée, est une formation manifestement plus jeune que l'aoriste **e-vid-o-m*. En slave, le verbe fut rangé dans le groupe caractérisé par *i/ě* (classe III 2: *trpěti*), 3. sg. *vid-i-tb*, inf. *vid-ě-ti*. Ceci correspond à l'état latin: le suffixe slave *-i-* du présent provient de *-ei*.⁵ Pourtant, on pourrait dire, les anciens Indo-européens exprimaient l'idée de 'voir' aussi au présent! Bien sûr: nombre de verbes y servaient (en slave c'était *zbrěti glěděti divati smatrěti patriti*), mais il semble bien que ces autres verbes, à côté de la simple idée de voir, exprimaient une certaine nuance: le regard étonné, stupéfié, curieux, investigateur, plein de sollicitude etc.⁶ Aussi comprendra-t-on le fait que les présents dérivés de *veid-* ne possèdent pas de préfixes déterminant de plus près l'action de voir ou bien, s'il y en a de tels (p. ex. les préfixes servant à déterminer l'aspect), sont visiblement jeunes: ainsi v.-sl. *u-viděti* (perfectif) semble être plus jeune que *viděti*;⁷ tch. *nedoviděti* 'être myope' est jeune sans aucun doute; la même chose vaut de lat. *prō-videre* 'prévoir, être prévoyant, pourvoir qn de qch'. Il existe, bien entendu, lat. *in-videre* 'envier' (*invidia* n'est pas seulement envie, mais aussi haine, impopularité) et sl. *za-viděti* 'envier', *ne-naviděti* 'haïr'; mais ce sont les significations qui diffèrent bien de la notion de 'voir'; on les traitera plus loin. Disons tout de suite qu'on les séparera de *veid-* de sorte qu'il sera possible de répéter que la racine *veid-* ne servait qu'à constater la simple action de voir, à constater qu'un objet ou un événement était vu et rien d'autre. Donc que c'était le moyen propre et le plus ancien pour désigner la faculté de percevoir par la vue.

Cette dernière assertion est soutenue par un curieux rapport sémantique: la racine *veid-* sert aussi pour exprimer l'idée de 'savoir': gr. *oida*, sl. *věděti*, all. *wissen*. Le point de départ est ici donné par l'ancien „parfait“ **voida* (skr. *veda*, gr. *oida*, v.-sl. *věd-ě*). Par sa formation, **voida* est un véritable parfait, du type très archaïque (il n'a pas de redoublement!). D'après E. Benveniste,⁸ le parfait indo-européen ancien „dénote l'état du sujet et ne se constitue donc que sur des racines propres à convoyer cette expression“; ce sont d'abord les verbes indiquant l'état des sens ou de l'esprit, les verbes de capacité ou de situation, comme got. *wait* 'je sais' (*oida*), *man* 'je pense' (*μέμωρα*), *kann* 'je connais' (lat. *nōvi*). En slave, à got. *man* répond le verbe indiquant l'état *mъn*, *mъn-ě-ti*. De **void-a*, on a ou bien un présent athématique radical *věd-mъ > věms* ou une forme *vědě* (probablement un ancien parfait moyen), inf. *věd-ě-ti*, celui-ci dans la même classe à *ě < ē*.

La signification de **voida* ainsi que son rapport à *veid-* 'voir' se comprend facilement: d'une façon générale, le parfait exprimait un état présent, résultant d'une action passée. Le hittite nous a appris qu'on est en droit de considérer le „parfait“ comme une conjugaison de „présent“ exprimant un état présent: il possède (à côté de la conjugaison du présent en *-mi*, en 1. pers. du sing., désignant une action présente) une conjugaison du présent en *-hi* respective, qui désigne un état présent, résultant d'un procès achevé. C'est le mérite de Jerzy Kurylowicz de nous avoir montré le „parfait“ indo-européen comme une continuation de cette conjugaison du présent aux terminaisons (au singulier) à *-ə* (*ə* donnant hitt. *h*).

Bref, le „parfait“ indo-européen est, de par son origine, une conjugaison du présent, exprimant un état suivant une action ou une perception. Dans notre cas, le côté sémantique fut rendu par J. Wackernagel⁹ comme suit: „*ῥοῖδα* . . . ; eigentlich heißt es »ich bin durch Sehen zum Zustand des Wissens gelangt« . . . Wissen gilt schlechtweg als Ergebnis des Sehens. Ein interessantes Zeugnis über das Denken der alten Indogermanen!“ Autrement dit: j'ai vu, donc je sais. Que le savoir réel, fidèle et solide n'est fondé que sur la vision de ses propres yeux — et non pas sur quelque récit —, était dit par les anciens Hindous plus d'une fois. Des citations qui ont été là-dessus recueillies (et traduites) par H. Oertel¹⁰ nous choisissons trois suivantes:

„Das Auge ist die Wahrheit; von zweien, die sich streiten, glaubt man daher demjenigen, der sagt: Ich habe es unmittelbar mit eignen Augen gesehen.“

„Unwahreres spricht man mit der Stimme, Unwahreres denkt man mit dem Denkorgane, aber das Auge ist die Wahrheit. »Hast du es gesehen?« sagt man (= fragt man), »Ich habe es gesehen« (sagt der andere), das ist die Wahrheit.“

„Mit dem Auge wird das (auf andere Weise) nicht erkennbare erkannt; wenn deshalb sogar einer in die Irre gegangen ist, so erkennt er (den rechten Weg), wenn er ihn unmittelbar mit dem eigenen Auge erkennt.“

Tout cela vaut toujours. Aujourd'hui encore devant le tribunal n'a de valeur que témoin qui a vu un événement en question (un accident, un homicide) de ses propres yeux; celui qui ne connaît la chose que par oui-dire étant inutile aux juges. Enfin, ce principe est à la base de tout enseignement intuitif: une idée claire et durable p. ex. d'un animal n'est gardée par le cerveau rien que dans le cas où on l'aurait vu, ou bien in natura ou bien — au moins — in effigie. La connaissance fondée sur le fait d'avoir vu est retenue jusqu'au grand âge, tandis que celle acquise par lecture, par un récit, bref par l'ouïe diminue avec le temps ou même disparaît complètement. De là ressort la valeur de l'enseignement dit „intuitif“, pratiqué par la démonstration des choses.

Revenons maintenant à ce qu'on a dit ci-dessus, que *veid-* désignait le fait de voir pur et simple, privé des nuances de signification ou de sentiment, et que l'absence des préfixes s'expliquerait par là. Y contredisent, semblerait-il, les cas déjà cités, sl. *zaviděti* et (*ne*)-*naviděti*. Qu'en est-il en réalité?

La linguistique actuelle croit — sans exception — que ces verbes sont dérivés de la racine *veid-*; les difficultés sémantiques sont surmontées par les travaux en question assez facilement, paraît-il: on cherche¹¹ l'explication dans le „mauvais oeil“. Mais il semble qu'il est temps et que c'est l'occasion de reconsidérer ces deux cas (1° *invidere*, *za-viděti* envier; 2° *ne-na-viděti* hair) et de purifier ainsi la famille de *veid-* de ce qui n'y appartient pas ou, autrement dit, de ce qui n'y fut pas adjoind que par une certaine évolution ultérieure.

Le premier cas est celui où l'on est devant la signification 'envier, jalouser'. Ici sont justement cités les trois verbes, le verbe latin à *in-* et verbes slaves à *za-*, *ne-na-*. L'élément *vid/veid-* commun à tous les deux ainsi que l'identité de la signification semblent garantir avec certitude l'explication courante. Outre cela, les interprètes¹² appuient leur opinion sur le témoignage du gr. *ἐπι-βλέπειν* darauf-, ansehen, besehen qui a chez Sophocle aussi l'acception 'neidisch darauf sehen, beneiden' (*τύχαις* ἐ.); pareillement, *ἰπ-οφθαλμάω* signifie quelquefois 'mit gierigen oder neidischen Augen worauf sehen'.¹³ Mais, à y regarder de près, la chose n'est pas aussi simple qu'elle paraît à première vue. D'abord, pour la conscience linguistique des sujets parlant p. ex. le tchèque, les verbes en question ne sont pas limpides (ce qui est à supposer aussi dans les autres langues slaves).

Elle y reconnaît, il est vrai, le *viděti*, mais quant à *zá-ná-nená-*, la chose n'est pas claire: ceci se manifeste par le fait que les préverbes ont ici en tchèque la quantité longue ce qui est complètement anormal et sans autre exemple dans les verbes (autre chose sont les noms postverbaux: là, la longueur est de règle: *zábava* 'amusement' de *zabaviti se*). Et puis: pourquoi cette acception-là ('envier') se trouve-t-elle seulement chez *invidere* et non pas aussi p. ex. dans *inspicere* ou *intueri*? D'une façon toute pareille, chez les Slaves elle ne se trouve que dans ce *za-viděti*, jamais dans *za-zirati*, tch. *za-hlížeti*, il n'y a pas de **za-motrěti* ou **za-patriti* etc! La fonction de *za-* y est complètement insolite.¹⁴ L'on a en tchèque *zahlížeti na koho* = regarder qn d'un mauvais oeil, mais toujours est-il que l'acception de 'regarder' y est bien conservée. Ceci vaut de même de *ἐπι-βλέπω* et *ἐπι-οφθαλμάω*. Car les regards peuvent être bienveillants ou jaloux, envieux etc., mais la notion de regarder y prévaut tout-de-même. Par contre, l',,envie“ tout court ne présuppose pas nécessairement de ,,regard“, de sorte que l'idée d',,envier“ s'exprime dans les autres langues par d'autres moyens. Or l'un de ces ,,autres moyens“ nous aidera à entrevoir l'origine de *in-videre*, *za-viděti*, *vena-viděti*. Pour l'idée d',,envie“, l'allemand possède le mot *Neid*. Les dictionnaires nous apprennent qu'à côté de la signification 'invidia' le mot accuse chez les Germains aussi les acceptions 'Feindseligkeit, Hass, Zorn, Groll, Eifer, Wettstreit, Schmähwort, Schande, Eifersucht'. Le *Neid* est apparenté, on le sait, à gr. *δνειδος* 'Schimpf, Schmach, Schmähere, Schimpfwort', lette *naids* 'feindliche Gesinnung, Zwietracht, Hass', *nídět* 'hassen', skr. *nindati* 'schmäht, verachtet'. Donc il y a, pour cette idée-là, l'ancienne racine *neid-*. Puisqu'elle rime avec *veid-*, une influence de celle-là sur *neid-* a pu se produire aisément, étant donné que les regards peuvent être non seulement amicaux, curieux, amoureux, mais aussi envieux et que les deux racines pouvaient apparaître côte-à-côte dans certaines locutions usuelles comme p. ex. ,,on regarde avec envie la richesse de qn.“

Ce qui est important pour nous c'est le fait que ni le latin ni le slave n'ont gardé, hors de cela, rien de l'ancien *neid-*. Pour le slave c'est d'autant plus surprenant que la langue la plus proche, le baltique, a gardé la racine: lit. *pa-nied^{ti}* verachten, geringschätzen, lette *nídēt* (v. supra). Par contre, les deux langues (le latin et le slave) ont, pour ces acceptions-là, les verbes de *veid-*. Il s'impose l'hypothèse que ces verbes-là *in-videre* et *vena-viděti* (*za-viděti*) proviennent eux aussi de *neid-*: le verbe primitif, probablement **en-neid-ō* (cf. lit. *-niedru!*) — avec les formations nominales en *ē*, **en-neid-ē*, cf. lit. *-nied-ti* — fut, par l'influence de 'voir' (lat. *videre*, sl. *viděti*), plus précisément par l'influence des composés du type de *ἐπι-βλέπω*, changé en **en-veid-ō*, inf. latin **en-vid-ere*. En slave, le préfixe fut altéré à son tour: **(v)on-viděti*, devenu obscur pour le sujet parlant, a contaminé son **en > *(v)on-* avec **anō > na-*; **na-viděti* signifiait d'abord jalousier, eifersüchtig sein. Une fois devenu proie des altérations, le nouveau verbe cherche à se tirer d'affaire: l'on y ajoute *ne-*, donnant ainsi au verbe la signification 'haïr = non aimer' (de là, le nouveau verbe positif, tout-à-fait livresque, tch. *náviděti* 'aimer').¹⁵ Il est difficile d'expliquer *za-* dans *za-viděti*. Une explication détaillée des préverbes en question n'est pas encore possible aujourd'hui, parce que l'emploi et la fonction originale des préverbes (de même que leur affaiblissement et ,,grammaticalisation“, pour rendre l'aspect) n'a pas encore été élucidé d'une façon satisfaisante. On peut s'imaginer que le point de départ pour **en* se trouvait dans une liaison préhistorique, probablement **en neidoi*, comparable à la liaison du latin historique *in invidiā esse* (*versari*). Le *za-* pourrait être expliqué en partant de balto-sl. **užō* qui donnerait ou bien lit. *už*, sl. *(v)uz-*, ou bien lit. *užuo-*, sl. *za-*. Ce

za- aurait ici la signification originale, identique à celle de *vz-* 'auf, hinauf, zu',

Ce qui a été dit de *za-vidėti* et *ne-na-vidėti* vaut aussi de got. *id-weit ðreidōs id-weitjan ðreidiŕein*.

Un état curieux des choses se trouve en lituanien. Celui-ci possède (v. ci-dessus) le *pa-niedėti* 'verachten', avec le *n* ancien. A côté de cela, il a *pa-vydti* 1° benéiden, 2° eifersüchtig sein, 3° böse, unzufrieden sein. Puisque pour l'idée de 'voir' le lituanien n'emploie pas **veid-* (**vydėti*), mais *žūr-ti* et *matyti*, ce *pa-vydti*, croyons-nous, sera un slavisme; bien entendu, le *pa-* sera indigène, de *pa-niedėti*.

S'il en est ainsi, *neid-* nous apparaît comme une racine de départ pour 'jalousie, envie, haine' en indo-aryen, grec, balto-slave, germanique et latin. Par contre, *veid-* doit être ici éliminé.¹⁶ Donc le *veid-* reste avec la signification 'originale' de „voir“, tout simplement. Et puisque le „parfait“ **voida* lui aussi se trouve expliqué de façon satisfaisante en partant de l'acception primitive 'voir', on ne partagera pas l'avis de Meillet que „le sens initial de *videre* était relatif à la connaissance, non à l'acte de 'voir' ou d'observer.“ Justement au contraire, le 'connaître' était exprimé par une autre racine, *genō-* (lat. *co-gnōscō*, sl. *znati*, gr. *γινώσκω*, all. *kennen*).

Le verbe *vidėti* signifie alors exclusivement 'voir' et ne se transmet pas — à la différence de *slyšati*, *čuti*, **matati* — à d'autres perceptions. Ce fait mérite notre attention, comme le dit avec raison K. Moszyński 2.79. Celui-ci signale avec bon droit la parenté avec *věděti* et l'explique par ceci que le monde visible des lumières, des couleurs et des formes — en comparaison avec le monde des odeurs, des goûts, des bruits et des autres sentiments plus ou moins indélimités — se manifeste à l'homme d'une façon particulièrement claire et expressive. Ce monde-là est, dit-il, plus proche de la conscience sobre et sereine comme le jour serein, tandis que l'autre monde se rallie au nébuleux chaos des couches subconscientes de l'âme. Cet avis de M. Moszyński est, à n'en pas douter, juste, tant qu'il concerne le concept de voir.

Une chose encore mérite notre attention: la racine *veid-* a fourni non seulement les verbes pour exprimer l'idée de 'voir' et de 'savoir', mais aussi — bien que dans l'aire restreinte à deux branches de l'indo-européen — l'adjectif pour exprimer la notion de 'sûr, certain'. En germanique c'est **vid-to-s* (got. *un-wiss* incertain, v.-norr. *viss*, dan. *vis*, suéd. *viss*, v.-angl. *gewis*, v.-h.-all. *gewiss*, n.-h.-all. *gewiss* certain), participe passif à suffixe *-to-* signifiant donc proprement 'vu, ayant été vu'. Cette origine-là est généralement admise par tous. Or le slave possède, nous le croyons, un mot de même sorte. „Sûr, certain“ s'y exprime par *istъ* (< *j-bstъ*) représenté dans toutes les langues slaves excepté dans le sorabe. Là, en sorabe, la même notion est rendue par *wěsty*. Le sorabe montre avec certitude que la racine *veid-* a été utilisée, comme en germanique, pour ce but. Mais, ce qui est curieux, deux changements se sont produits. D'abord, en sorabe, le degré *void-* a prévalu, emprunté à *věděti* 'savoir' (cf. vieux-slave *izvěstъ* 'connu'); en revanche, le sorabe nous a conservé le *v* et par là nous a rendu possible de concevoir aussi la forme des autres langues slaves, à savoir *istъ*. Cette dernière devra représenter un **j-bstъ* et provenir de **vbstъ* < *vid-to-s*, participe normal à degré zéro de la racine *veid-* 'voir'. Bien entendu, il faut admettre qu'un autre changement s'est produit. Le *v* n'est pas à i conservé, à sa place il y a *j*. Ceci n'a pu se produire que par dissimilation dans le groupement avec la préposition *vъ* 'en, dans' (p. ex. *vъ vbstingъ*), *vъ v-* donnant ici *vъ j-*.¹⁷ Aussi *věstъ* et *jbstъ* s'expliquent l'un l'autre et se joignent au mot germanique cité, en constituant ainsi un nouveau cas d'ancienne conformité germano-slave dans le domaine du lexique.

Profitions encore de l'occasion pour purifier aussi le verbe *věděti* 'savoir' de ce qui n'y appartient pas. Nous pensons à sl. *po-věděti* et *po-vědati* 'dire' (p. ex. tch. *povědětī*, iter. *povidati*, de là *za-pověděti* 'défendre, interdire'). Tandis que tous les autres composés de *věděti* gardent la signification initiale 'savoir' (p. ex. tch. *z°*, *vy-z°*; *do° se*), il se trouve ici une signification toute autre, celle de 'dire'. Elle est interprétée¹⁸ comme 'faire savoir, faire connaître'. Mais ceci ne se laisse pas soutenir malgré irl. *adfeit som* 'il raconte';¹⁹ le *věděti* serait ici sans changement et le préverbe *po-* n'a pas une telle force qu'il puisse changer la signification d'une façon aussi radicale; cela serait contraire à ses fonctions habituelles. En réalité *povědětī* est une formation rétrograde. On doit partir de *větīti* 'dire': l'abstrait en *-ti-* en sera *věštō* (*jbz-věštō*), il y a aussi l'ancien *povēštō* (tch. *pověst* 'légende, récit historique, rumeur', pol. *powieść*, r. *povesť* etc.). Étant donné que *věštō* peut représenter aussi bien un **vêt-tō* qu'un **vėd-tō*, l'on a formé sur *po-věštō* un verbe nouveau, *po-věděti*. Un procès analogue doit être supposé pour l'irlandais; après *neid-* > *veid-*, ce serait le second cas ancien d'altération d'une racine (ici *vět-*) au profit de la racine *veid-*.

À côté de *vidětī*, les Slaves ont pour exprimer l'idée de 'voir, regarder' une série d'autres verbes. Il en est de même dans les autres langues indo-européennes. P. ex. „le sanscrit avait... à sa disposition, pour exprimer l'idée de 'voir', les racines *čakš-* *ikš-* et surtout *paš-* et *dars-*“.²⁰ Mais, on l'a dit plus haut, ces autres verbes slaves signifiaient l'acte de voir accompagné d'admiration, de curiosité ou d'autres nuances de signification. P. ex. tch. *divati se* signifiait à l'origine²¹ 'regarder qch avec un peu d'étonnement': il est, apparenté à gr. *θεάομαι* *sehen, schauen, betrachten*; *divati se* a engendré le *diviti se* (: ukr. *divyty sja* *schauen* et tch. *diviti se* = s'étonner de qch!). Les verbes de ce genre n'ont pas une importance extraordinaire pour notre question et l'on peut les omettre. Faisons remarquer seulement le fait qu'au figuré quelques-uns d'entre eux peuvent signifier 'appartenir' (tch. *patřiti*, *hledětī* dans une tournure vieillie *sem hledí...* = 'ici appartient'); là-dessus v. infra sous *sluřati*.

II. Pour exprimer la perception par l'ouïe, c'est la racine *kleu-*, qui sert à ce but dès l'antiquité indo-européenne;²² elle est représentée en slave par les verbes *sluchati*, *sluřati*, *slychati*, *slyřati* (et par *sluti*, v. infra). De même que *veid-*, la racine *kleu-* était domiciliée surtout dans l'aoriste. Le degré zéro *klu-* fournissait l'impératif: gr. *κλύθι*, skr. *śru-dhi*. Les formes des présents sont nouvelles: en sanskrit il était originairement,²³ semble-t-il, **śrunoti* 'il entend' (conservé par le pali *sunoti*; mais skr. *śṛnoti* n'est qu'une sanskritisation fautive des poètes védiques); v. irl. *cluineathar m/sens*; „lat. *clueō* et *cluō* résultent d'adaptations proprement latines“.²⁴ Les formes slaves et baltes ont un *s* (*ř*) de plus; on le tenait pour désideratif.²⁴ Mais le présent lituanien *klausau* finit par un *-sau* tout à fait pareil à celui de l'intensif en *-s-*, p. ex. *dilbsau* 'glupend dastehen' en face de *delbū* 'glupen'. L'intensif voulait dire „j'entends attentivement, avec intérêt, d'une façon prolongée“, all. „ich horche“, non pas simplement „ich höre“. En slave, l'intensif comparable à *dilbsau*/*dilbsoti* ou p. ex. *klusajō* *klusati*²⁵ est *sluchajō* *sluchati*; il subsiste en tch. *poslouchati*, *naslouchati*; il en est tiré le nom post-verbal *sluchō* 'ouïe'; après *i u r k* et devant *a o le č* [x] est ici en règle. L'autre forme est *slychati*, tirée de **slyti* (cf., quant à la forme, r. *slyvū slyt* 'être célèbre'), *slynoiti* (pol. *słynąć*, tch. *slynouti*, même sens). A cause de *y* l'on comprenait *slychati* ou bien comme un itératif (tch. *slychati* = entendre souvent) ou bien produit d'un **kleus*.²⁶ Mais cela doit être secondaire, le verbe *slychati* étant, de par

son origine, intensif. *Sluchati* et *slychati* sont des intensifs pareils à *ču-chati* et à *macati* (v. plus bas). Mais, à la différence de *čuchati* et de *macati*, une évolution particulière eut lieu ici; les verbes pour 'entendre' ont subi l'influence du verbe pour 'voir', *viděti*: il s'est créé les doublets en \bar{i}/\bar{e} (-*jo/iši*, inf. -*ěti*) *slušč* 2. sg. *slušiši*, inf. *slušati* et *slyš* -*iši* -*ati*.

Tout comme *viděti* a un rapport de parenté à la notion située en dehors des sentiments („savoir“), de même *slyšati* a un rapport pareil aux concepts 'être célèbre, renommée, notoriété, gloire'. Ce rapport est admis presque généralement; il nous aidera à expliquer quelques formes. Le mieux est-il visible en grec: $\kappa\lambda\acute{\upsilon}\omega$ = j'entends, $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\omega$ = je rends qn célèbre, med. $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\omicron\mu\alpha\iota$ = je suis célèbre, $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$ = renommée, notoriété, nouvelle. Le rapport est à expliquer probablement ainsi. Il n'existait, à l'origine, que l'aorist, $\acute{\epsilon}\kappa\lambda\acute{\iota}\omega\nu$ = j'entendais dire, ich hörte (et l'impréatif $\kappa\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta$ = entends! höre mal!); puis l'on forma, indépendants l'un de l'autre, deux présents, l'un actif $\kappa\lambda\acute{\upsilon}\omega$ = j'entends, l'autre médio-passif $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\omicron\mu\alpha\iota$ = *on entend parler sur moi, man hört von mir (= je suis l'objet sur lequel on entend dire qch), dont le sens se développa vers l'idée 'je suis célèbre'; là-dessus, un actif nouveau $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\omega$ = je célèbre qn. Le slave possède ici toute une famille: *slyvq slyti* (r. *slyvú slyi*) 'être célèbre', *slovq sluti* m/s, *slovo* (ceci de *kileu-os*, cf. $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$) 'renommée, récit glorieux, récit, mot', *slaviti* 'célébrer', *slava* 'gloire' (cf. lit. *šlovė*,²⁷ est apparenté aussi lat. *glōria*, de **klōu-siā*). Quant aux voyelles, le premier verbe (*slyti*) répond à $\kappa\lambda\acute{\upsilon}\omega$ et proviendra de **klū(v)ō klū(v)-ti* > **klū-ti*, donc **slovq slyti*, avec *y* reporté analogiquement de l'infinitif à l'indicatif. Le second (*sluti*) répondra à $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\omicron\mu\alpha\iota$, par le même degré plein de la racine. Quant à la signification proprement médio-passive, il faut se reporter au même $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\omicron\mu\alpha\iota$ et supposer qu'aussi en slave on est parti du genre moyen. Or le slave a, ici comme ailleurs, remplacé le genre moyen préhistorique par le réflexif.²⁸ Donc nous supposons un *slovq se* original, correspondant bien à $\kappa\lambda\acute{\epsilon}\omicron\mu\alpha\iota$. Dans la suite, le slave procéda autrement que le grec: pour se créer un verbe actif avec l'acception de 'célébrer' dont il eut grandement besoin, il a eu recours au causatif du type de *plaviti*, à savoir à *klōu-ěi-ti* > *slaviti* (3. sg.) = er macht, daß man von Jemand hört (*slava* et lit. *šlovė* étant postverbaux²⁹ de causatif!).

Puisqu'en face de *slovq se* 'je suis célèbre' le verbe actif (je célèbre qn) sonnait différemment (*slavúq*), le réflexif *slovq se* se trouvait sans une contrepartie active qui y répondrait par la même forme phonétique, mais sans *se*, il se trouvait en quelque sorte isolé. C'est pourquoi *se* a pu tomber. La langue n'a pas subi de dommage par cela. Ce passage du moyen (réflexif) à l'actif secondaire n'est pas sans parallèles: en face de lat. *precor*, l'ancien lituanien avait *prašau-s*, tandis que le moderne n'a que *prašau*; en tchèque moderne, le réflexif n'apparaît ici qu'après une négation emphatique: *já se tě neprosím* je ne te prie pas.³⁰ L'ancienne existence du réflexif *slovq se* est du reste rendue probable aussi par l'existence de son successeur, bulg. *čuja se* 'ich werde berühmt'.

La relation historique des verbes *slušati/slyšati* au concept 'célébrité, gloire' témoigne donc de ce que la signification de *kileu-* fut toujours claire et précise — de même comme celle de *veid-* — et qu'elle était relative à la perception par l'ouïe seulement.

Avec le temps, *sluchati/slušati* a pris aussi le sens figuré 'appartenir' et 'convenir': slovaque *pri-sluchat* kam (k čemu), tch. (*pří*)*slušet*i; compare all. *gehören* et — du domaine de la vue — tch. *patřiti* et *hleděti* m/s. D'où l'on est parti, se laisse facilement deviner: peut-être de cela qu'un membre d'un groupe (d'une famille, garde, armée) „écoute“ les ordres d'un chef, d'un commandant, et qu'il

„obéit“ (cf. lat. *audiō* — *oboediō*) à sa volonté.³¹ Un terrain appartient (*slušíť* = écoute) à une commune; la base en est une métaphore tout à fait simple: dans les temps anciens, l'étendue d'une commune était déterminée par la distance d'où l'on pouvait entendre un son quelconque venant du milieu du village.³²

Un mot encore sur la présence de l'intensif. Il semble qu'en général le concept de l'ouïe aimait à être exprimé à l'aide des intensifs: déjà skr. *šrošati* a un *s* de la sorte, de même le germanique ajoute à cette racine-là les suffixes intensifs *s st sk* (v. h. all. *hlosēn* écouter, v. sax. *hlust* ouïe, all. *lauschen*). Le *š* de skr. *čakš-* et *-ikš* (racines différentes!) aura le même caractère. En slave il est curieux qu'un intensif pareil se trouve auprès de *čuti* 'sentir' (c'est *ču-chati*) ainsi qu'auprès de *matati* 'tâter' (: *macati*). Si j'ordonne à quelqu'un de m'écouter, si quelqu'un tend bien l'oreille, s'il écoute avec curiosité un récit, là partout un intensif est à sa place. Au contraire, si je dis que j'ai entendu une telle ou telle nouvelle, tel ou tel son, là il suffit un verbe à racine nue. Il paraît donc que l'intensif serait de règle surtout dans le présent et dans le prétérit narratif, mais non dans une constatation d'un fait passé, c'est-à-dire dans l'aoriste. C'est là probablement (dans une constatation) qu'un autre mot s'est introduit dans le domaine d',ouïr', à savoir *čuti*. Ce *čuti* signifie 'entendre' partout à l'Est et au Sud (plus rarement chez les Slaves de l'Ouest; mais les Slovaques ont *čut* = entendre, *počúvať*, *očúvať* écouter). Parce que l'intensif *ču-chati* ne signifie pas 'entendre' (mais 'sentir par le nez, riechen'), il s'est formé en slave, semble-t-il, de bonne heure un certain supplétivisme de *sluchati/slúšati* 'entendre' intensif en face de *čuti* 'm/sens' non-intensif.

Avant de passer à l'examen des verbes suivants, notons que l'état slave est caractérisé par les mêmes phénomènes généraux et anciens lesquels existent aussi dans les autres branches indo-européennes. Parmi les plus curieux se trouve le fait que les verbes pour désigner la perception des sens peuvent être employés ou bien „subjectivement“ (*I smell the rose*) ou bien „objectivement“ (*it smells sweet*). Ce phénomène commun³³ se manifeste ailleurs dans les expressions pour le goût, l'odorat et le toucher; en slave, c'est pour le goût et l'odorat qu'il est attesté. P. ex. tch. *chutnati* signifie 1° goûter (un mets, une boisson) et 2° avoir un goût de (*jidlo chutná spáleninou*: ce mets a un goût de brûlé). Le slovaque peut dire (*voňati*) 1° *zavoňal som pečenku* j'ai senti le rôti, et 2° *pečienka voňala dobre* le rôti sentait bon. Dans la famille de la racine *keu-* > *ču-* la situation s'est compliquée. Tandis que comme subjectif c'est le verbe *ču(cha)ti*, les emplois objectifs ont amené la langue à transformer les verbes, à les munir d'un autre suffixe: pol. *cuchnąć* signifie sentir mauvais (*zwierzyzna cuchnie* = le gibier sent mauvais), tch. *čichnouti* (*vino vyčichlo* le vin a s'éventé), dial. (en Moravie) *maso čóchne* la viande sent mauvais. Il s'est même formé un verbe *čišeti* (d'après *viděti* voir, *slyšeti* ouïr) usité dans le sens de „être senti“ (*čiší tu zimou* = le froid se fait sentir ici).

III. Pour la pratique de l'odorat le slave a hérité l'ancienne racine **od-* (lat. *odor* 'odeur' etc.); il en a formé le nom *voňa* 'odeur' et de là le verbe dénominatif *voňaje voňati* avec deux acceptions dont nous venons de parler. D'un autre côté, il a employé la racine à voyelle allongée *ōd-* pour former le verbe *ob-adati* au sens plus général 'observer, examiner, étudier' (v.-tch. *jadati*; slovaque *badať* etc. 'sentir', *zbadat* 'apercevoir'). Pour désigner la pratique de l'odorat il n'est donc employé de cette racine que le verbe dénominatif (*voňati*) et ce n'est qu'exceptionnellement. Le caractère secondaire de ce verbe dénominatif ainsi que de son emploi est bien visible. Le slave a préféré une autre racine, à savoir *keu-*, qui a pris la place de l'ancien *ōd-*.

D'une façon générale, le slave emploie ici le verbe *čuti* ou bien (en tchèque et en haut-sorabe) son intensif *ču-chati* de **ču-sati* (*ch* de *s*). Le verbe non-intensif *čuti* est représenté chez tous les Slaves sans exception; il signifie sentir, merken (en v.-slave), flairer, riechen, wittern (en pol.), percevoir, wahrnehmen, empfinden, flairer (en r. ukr. sor.), entendre (en r. s.-cr. bulg. slovaque) et, enfin, veïcher (en slovène). En tchèque moderne *čuchati* est colloquial; la langue littéraire a *čichati*, avec le traitement *u > i*, normale après *č š ž j*; les *čuch* et *čich* 'odorat' sont postverbaux. Le verbe non-intensif, comme le dit M. Moszyński avec raison, veut dire 'sentir (en général)' et c'est pourquoi il se prête aux psychologues pour exprimer le concept général de saisir par les sens (par n'importe quel organe de sens). La parenté est, c'est un avis unanime, gr. *κοῦω* 'remarquer, comprendre', lat. *cavere* 'prendre garde, se garantir de ou contre, veiller à, sur', gr. *ἀκούω* 'entendre', got. *hausjan* (all. *hören*) 'entendre', et — avec le *s*, „mobile“ — même all. *schauen* 'regarder'. Donc le *keu-* sert à exprimer jusqu'à trois sortes de perception! Cet étrange phénomène s'explique par ceci qu'originellement la racine (*keu-* ou *kēu-*) signifiait la perception plus large, la perception — la vue non comptant — non spécialisée, celle de „fühlen, merken“;³⁴ de cette signification large les langues particulières sont arrivées aux significations tellement différentes.

Le fait que le slave (mais non les autres langues indo-européennes) a employé la racine *keu-* (*čuti*) pour désigner l'acte de l'odorat fut rendu possible par ceci que *čuti* se trouvait disponible dès le moment où l'idée générale de 'sentir' a commencé à être rendue par un autre verbe, *otutiti*. L'évolution menant justement vers l'odorat (et non pas ailleurs!) se comprend bien, si l'on a devant les yeux l'ancien rôle de l'odorat. Celui-ci était, selon Á. Wesselski,³⁵ le „sens des sens“. D'après ses assertions largement documentées par les contes de toutes les époques et tous les pays, l'odorat possédait jadis une aptitude de même qu'un rôle beaucoup plus grand qu'aujourd'hui (où nous sommes servis surtout par la vue!). L'humanité était capable de discerner rien que par l'odorat non seulement les gens des différentes professions — ce qui n'aurait en soi rien de surprenant — mais aussi les classes sociales (les classes inférieures „puent“ pour les supérieures; c'est pourquoi les supérieures „lèvent le nez“, sont — en allemand — „hochnasig“), les étrangers, les races allogènes. Les anciens savaient ainsi distinguer même un bon du faux, une femme honnête d'une légère, une vierge pure d'une jeune fille fraîchement déflorée. Les contes développent le motif d'avantage; un géant s'écrie: „cela sent la chaire fraîche“, à savoir humaine (ich rieche, rieche Menschenfleisch). Les démons, les mauvais esprits se trahissent par une mauvaise odeur. Une telle odeur provient aussi d'un vice moral. L'homme cherche à se défaire de telle odeur; c'est justement là que Wesselski trouve l'explication d'un phénomène ethnologique extrêmement important, des rites de lustration. Car ces rites-là n'avaient point pour but la propreté du corps dans notre sens du mot, mais une autre pureté: ils visaient à défaire l'homme des taches „morales“ qui se trahissaient par la mauvaise odeur. Il semble que Wesselski a raison. On n'a pas besoin de reproduire tous ses détails. L'humanité s'est rendue compte qu'aussi pour certains animaux l'odorat est beaucoup plus important que la vue. Un chien est capable de reconnaître un homme de bon cœur — ainsi croit-on généralement — rien que par son odorat. Et ainsi de suite.

Donc les Slaves ont largement tiré parti de la racine *keu-*. Quant à la signification, ils l'ont stabilisée dans l'acception de 'sentir par l'odorat' et — quelque part — dans celle d'entendre, mais pas davantage. Pour 'flairer' ils employaient *ňurati* (apparenté à *ἐρνεύω* m/s) ou son intensif *ňu-chati*. Par endroits, sentir

par l'odorat se dit aussi *voňati*, ce qui, normalement, veut dire 'émettre une (agréable) odeur'. Mais c'est une exception; de pareilles transpositions ne sont pas inconnues aux autres langues indo-européennes.

Revenons maintenant au fait que c'est aussi *slyšati* (= ouïr!) qui sert à désigner l'acte de l'odorat (exemples supra). Le flottement des verbes se réduit donc à celui entre *čuti* et *slyšati*. Chez *čuti* il est concevable vu l'histoire de la racine; par contre, non pas chez *slyšati*! Selon K. Moszyński ce *slyšati* = riechen est usité en Russie, moins en Pologne. De même, ajoutons-y, il est ou était employé sur le territoire tchèque, d'abord dans un dialecte périphérique de la Bohême du Nord-Est (*jd rád poslouchám tabák kouřiti*³⁶ = je sens volontiers, si quelqu'un fume du tabac), puis en Moravie de l'Est (lach. *posluchat* riechen) et du Sud de l'autre part, dans le dialecte dit „dolský“ (*slyš jak ten muškát voní* = sent comme ce bec-de-grue sent bon!; *to je vřhá, nechceš bych ju poslúchat* = c'est une mauvaise odeur, je ne voudrais pas la sentir).³⁷ Nous ne sommes pas en état d'indiquer les limites de l'aire pour la Bohême et la Moravie, d'autant moins pour la Pologne et la Russie. Quant à la Bohême du Nord-Est, le dialecte en question fut jadis voisin du polonais. Aux autres Tchèques cet emploi de *slyšati* est inconnu et serait comique. L'on ne saurait l'expliquer autrement, semble-t-il, que comme produit d'une influence rétrograde. Du moins en Moravie il s'agit là des territoires où des aires de deux significations de *čuti* (1° „riechen“, 2° „hören“) sont en contact. Les gens dont le lexique possède le *čuti* à ces deux significations et en même temps le *slyšati* (hören), sont capables, croyons-nous, d'appliquer les deux significations de même au *slyšati*. Il serait agréable si l'on était en mesure de démontrer cette assertion à l'aide des cartes de tous les territoires où *slyšati* = riechen existe (en attendant, il ne nous reste qu'à adresser un pieux désir aux linguistes-cartographes). Donc l'explication de ce *slyšati* = riechen est simple, purement linguistique (non pas psychologique!), il n'y a pas d'autre raison. Ici nous ne sommes pas d'accord avec K. Moszyński.

L'influence réciproque de *čuti* et *slyšati* peut être rendue probable encore par ceci. L'acception d' 'être célèbre' réside dans **kleu-* (au moyen) dès l'origine; eh bien, en Sud, cette acception-là fut revêtue aussi par *čuti*, successeur — dans certaines régions — de l'ancien *slušati*: bulg. *čuja se* = werde berühmt, s.-cr. *čujen, čujen* = weit bekannt.

IV. Quant au quatrième sens, il n'y a pas chez les Slaves d'ancien terme technique; les anciens Indo-européens n'en possédaient pas non plus. S'il était nécessaire d'exprimer la sensation du goût, on avait recours à la racine qui signifiait éprouver, kosten, versuchen, *geus-* (*γεύομαι*, lat. *gustāre*, got. *karusjan*, emprunté de là al. *kusiti*, postv. r. *vkus*). La linguistique ne trouve ici rien de très curieux. Peut-être faut-il noter la ressemblance d'une nuance originaire dans ce goûter (= éprouver, avec méfiance) et dans tâter (= tâtonner autours de soi, étant dans l'incertitude).

V. De même il n'y a pas en slave d'expressions spéciales pour le cinquième sens communes à tous les Slaves. Le slave du Sud emploie le verbe *pipati*, le russe *osjazát*, l'ukrainien, le blanc-russe et le polonais emploient *do-tykati*. Le tchèque a *hmatati*, le slovaque *matal*.

Pipati est connu, avec une signification déplacée, aussi en tchèque comme *pip(l)ati*, salir qch par l' action réitéré de toucher; lambiner. Il est probablement apparenté à lat. *palpāre* 'tâter, palper'. Le *a* latin doit être jugé de la même façon

que dans *battuŕ plaudo claudo carpo scalpo scato*, c'est-à-dire comme expressif.³⁸ Le *pipati* proviendra de *peip-*. L'unique et sérieuse différence se cache en sl. *i* contre lat. *l*, mais elle n'est pas insurmontable. On connaît des cas³⁹ où les racines du même sens ne diffèrent que par le second élément des diphthongues, de sorte qu'il sera possible d'admettre une substitution préhistorique de *el* par un *ei*. Le *l* sera ici original; témoin en est le latin et germ. **pel-* dans all. *fühlen* etc. Lat. *palp-* apparaît donc — ce qui a été reconnu antérieurement — comme résultat d'un „redoublement brisé“ (*pal-p-*); le même redoublement serait en slave.

Pour l'idée de 'tâter', le redoublement est bien à sa place: normalement il s'agit d'actes répétés. Pour le slave le *l* ne fut pas commode (comme tous les diphthongues à *l* ou *r*); on a préféré *ei* donnant *i*, donc une syllabe ouverte *pi-*. Un **pel-* non redoublé est représenté, semble-t-il, par bulg. *palam* 'je cherche'; l'évolution de tâter à chercher ou inversement est aisée, cf. plus bas *matati* et *ματεύω*.

Si nous avons raison, l'on a en *pipati* devant soi un verbe ancien, très proche à lat. *palpare*; en **pel-* on aurait la racine apte et propre à exprimer la notion de tâter.

Parmi les autres termes ce n'est que *matati* qui a besoin d'une explication sémantique. Pour tâter, *matati* sert seulement en tchèque (dial. han. *matat*, litt. dès v.-tch. *hmatati*, dial. aussi *šmatati*,⁴⁰ cf. v.-tch. *došmatati se*,⁴¹ *chmátrat*⁴²) et en slovaque (*matať chmátať šmatlať; dochmatkať sa*); de plus, tch. *šmátrati* 'tâtonner'. Les éléments préfixés *s- š- ch- h-* sont renforcements postérieurs, adventices; en dehors du tchèque on ne trouve que *s* en r. *smotret'* 'voir'. À côté de *matati*, il existait l'ancien intensif **mat-sa-ti* > *macati*, représenté non seulement en tchèque, mais aussi ailleurs. Ce *macati* fournit la preuve que *matati* fut commun en protoslave. Sont apparentés *motriti* (v.-sl. *šmotriti σκοπεῖν, κατανοῆσαι, ὄραν*, s.-cr. *motriti* zusehen et *smatrat*i betrachten, b. *motrja* schauen) et *smotřeti* (-ěti d'après *viděti*,⁴³ r. *smotret'* regarder, etc.), puis lette *matu mast* wahrnehmen, fühlen, *matu matīt* fühlen, empfinden, merken, lit. *mataũ matyti* sehen. Hors du baltoslave est apparenté gr. *ματεύω* suche.⁴⁴ Comment faut-il s'imaginer le développement de la signification? Sans doute, le sens grec est originaire; „il devait se rapporter d'abord à la quête du gibier“.⁴⁵ Il est curieux que la même signification est attestée aussi en Moravie de l'Est: *vymatať* = dépister (*vyslíditi*).⁴⁶ De là, l'on parviendra aisément — en passant par „chercher a tâtons“ — à la signification de 'tâter' (cf. plus haut *palam*). Avec une égale facilité on expliquera celle de 'voir'. Notons p. ex. tch. *hledati* 'chercher': il est apparenté à coup sûr à *hleděti* 'regarder': ici la recherche à l'aide des yeux est soulignée; de là l'on arriva finalement à 'regarder'.⁴⁷ Un passage simple de 'tâter' vers 'voir, regarder' ou inversement ne serait pas concevable; mais si l'on va du point de départ commun 'chercher', les deux signification (voir, tâter) d'une seule et même racine s'expliquent sans difficultés.

Ce développement est confirmé, si l'on à *matrati* ajoute encore *patrati* et *patriti*. Tch. *pátrati* = rechercher, être en quête, mais *patřiti* = regarder. Le voisinage de deux acceptions différentes et la rime des racines se laissent expliquer, si l'on tient ces mots-là pour des rejetons de la famille de *matrati*: il y eut substitution de la labiale *p* à la place de la labiale *m*. Donc *patrati* < *matrati*. Ajoutons qu'en polonais d'(o) *patrzyć* est issu, par un affaiblissement d'articulation, (o) *baczyć*, emprunté ensuite par les langues voisines (ukr. *bačyty*, slovaque *páčil* regarder).

Il résulte de cet aperçu d'ensemble sur 'tâter' chez les Slaves, que le terme propre et ancien est dans *pipati* balcanique, tandis que les autres Slaves ont eu recours à l'expression plus forte, „quêter, rechercher“, à savoir d'abord le gibier,

rendue par l'itératif *matati* ou par son intensif *macati*. Donc le même procédé que dans le cas de l'odorat: comme là-bas le *keu-(sā)-* est préféré au dépens de l'ancien *od-*, de même ici c'est *māt-(sā)-* qui l'emporte contre l'ancien **pelp-* (> *peip-*). L'action de quêter à l'aide des mains, du tact, du toucher (aux aguets, en reconnaissance dans un milieu inconnu et obscur) convenait à merveille à exprimer le 'tâter'. Les anciens ne se sont pas rendu compte du toucher comme sens: à la différence des concepts de vue et d'ouïe où existent les adjectifs désignant le manque de la faculté respective (*slěpъ* aveugle, *gluchъ* sourd) il n'existe pas un tel adjectif spécial pour désigner le manque de toucher.

Pour résumer: le slave a bien gardé en un usage inaltéré les anciennes racines spécifiques pour les concepts I (voir) et II (ouïr); ceci est en connexion avec le fait que les racines respectives (*veid-*, *kleu-*) sont devenues bases pour les termes désignant les notions générales de 'savoir', de 'sûr, certain' (I) et d' 'être célèbre' (II). Pour désigner III (l'odorat) et V (le toucher) ont été préférées les racines anciennes elles aussi, mais dont le sens originaire était plus général (sentir, fühlen) ou spécial pour une certaine action pratique (quêter). Dans II et III s'est montrée une influence réciproque due aux raisons linguistiques purement locales. Enfin, le slave s'est formé, ce qui est fort curieux, des intensifs en *-sā-* dans II III V; le modèle en fut II ou les intensifs en *s* se trouvent aussi dans d'autres langues indo-européennes.

NOTES

¹ Signalés déjà par J. Grimm, *Kleine Schriften*, Berlin VII, 1884, p. 193s. et par Č. Šercl op. cité ci-dessous 483.

² Č. Šercl, *Z oboru jazykozpytu I* (Prague 1883) 464–503; ouvrage renfermant beaucoup des matériaux, mais peu critique et vielli. K. Moszyński, *Kultura ludowa Słowian II I* (Cracovie 1934) 79, chapitre „Orjentacja w zjawiskach życia psychicznego“.

³ Littérature spéciale pour la terminologie indo-européenne relative aux cinq sens est assez pauvre. A côté des articles cités de J. Grimm et de Č. Šercl il y a le livre (vielli) de Fritz Bechtel, *Über die Bezeichnungen der sinnlichen Wahrnehmungen in den indogermanischen Sprachen* (Weimar 1879). Les travaux plus récents sont cités dans les notes. Dernièrement, des riches matériaux sont donnés chez Carl Darling Buck, *A dictionary of selected synonyms in the principal indo-european languages* (Chicago 1949), chapter 15 (pp. 1017–1045). L'important travail de W. Porzig, *Der Geruchsinn in unseren Sprachen* (Indogerm. Forschungen 46, 1928, 121s.) a un autre objet que notre article.

⁴ Ernout—Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (Paris 1932). — ⁵ V. notre article dans la *Zeitschrift für slav. Philologie* 18.65. — ⁶ Quant à la différence entre les verbes tchèques, v. V. Šmilauer, *Viděti, zřiti, hleděti, dívati se, patřiti, koukati* (Naše řeč 30.21s.). — ⁷ Van Wijk, *Revue des études slaves* 9.243; Stang, *Das baltische und slavische Verbum* (Oslo 1942) 16.

⁸ *Archivum linguisticum* 1 (1949) 21. — ⁹ *Vorlesungen über Syntax I* (Basel 1924) 169. ¹⁰ *Zeitschrift für vergl. Sprachforschung* 63.261. — ¹¹ Schrader-Nehring, *Reallexikon der indogerm. Altertumskunde*, 2. éd. (Berlin—Leipzig 1917—23) 1.48; Ernout—Meillet op. c. sous *invidere*. — ¹² P. ex. Ernout—Meillet I. c.

¹³ „Invideo heißt ursprünglich 'ich besehe einem etwas (mit dem bösen Blick)'; zu Grunde liegt also der Aberglaube von der Zauberkraft des Auges. Hier... sehen wir die Tendenz, diesen volkstümlichen Anschauungen in möglichst sinnfälliger Weise sprachlich Ausdruck zu geben.“ (Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax*, Heidelberg 1931, 200).

¹⁴ Moszyński op. c. 2.85, dans l'alinéa consacré à l'envie (pol. *zawiść* etc.) essaie d'expliquer le *za-* ainsi: „le préverbe *za-* nuance presque, dans le cas donné, la valeur négative (*ujemną wartość*) de cette „vision“ là comme contrepartie de *nawidzenia*, c'est-à-dire de la vision accompagnée par la sympathie envers l'objet vu.“

¹⁵ Le dictionnaire du vieux tchèque (Gebauer, *Slovník staročeský*) donne 1° *náviděti*

'jalouser, aemulari; aimer' et 2° nenáviděti 'jalouser, eifern, aemulari; hassen'. Gebauer croit que náviděti est dû à une faute de copiste (à une haplographie, na- pour ne-na-), seul le verbe à negation ne- étant — selon lui — de règle. Nous n'y souscrivons pas: le náviděti est correct, bien qu'attesté une seule fois.

¹⁶ A part de cela, on a essayé de rattacher à sl. viděti un autre mot: v.-sl. obida Unrecht, Beleidigung (Meillet, Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave, Paris 1904 — 1905, 256; Berneker, Slavisches etymol. Wörterbuch, Heidelberg 1924, 1.54, Vasmer, Russ. etym. Wb. (Heidelberg 1954), mais Kalima (Neuphilologische Mitteilungen 50.227) l'a, d'une façon semble-t-il convaincante, rattaché à bēda Not: r. dial. obedít = beleidigen, Unrecht tun, s.-cr. bijeda = ungerechte Beschuldigung, objediti beschuldigen, verläumden, falsch anklagen, objeda = Verleumdung.

¹⁷ Par ceci je retire mon ancien essai d'explication de istъ, publié dans le livre Studie o tvoření výrazů expresivních (Prague 1930) 47s.

¹⁸ P. ex. chez Miklosich, Etym. Wörterbuch d. slav. Sprachen (Vienne 1886) 390.

¹⁹ Donné par Vendryes op. c. 206. — ²⁰ Jules Bloch, ANTIΔAPON (= Festschrift J. Wackernagel) Göttingen 1923, 143. — ²¹ V. notre exposé dans le Sborník Matice slovenskej 14.162. — ²² M. Mayrhofer, Journal of the American Oriental Society 72.110. — ²³ Ernout-Meillet s. v. — ²⁴ P. ex. Meillet, Le slave commun (Paris 1934) 240. — ²⁵ Sur ces intensifs v. notre article dans le Sborník prací filosofické fakulty brněnské university 1 (1953) 83.

²⁶ „Für sich steht slyšati, dessen y < ieur. ū, aus u + ə entstanden ist. Dieses ə findet sich bekanntlich oft zwischen einem Sonanten und dem Desiderativsuffix.“ (Stang op. c. 24). — ²⁷ Meillet, Études . . . 208. — ²⁸ Cf. B. Havránek, Genera verbi v slovanských jazycích I, Prague 1928, 181. — ²⁹ Opinion courante est „slava, davon slaviti“, p. ex. récemment Pokorny, Indogerm. etym. Wörterbuch (Bern) 606. Mais postverbal pour Meillet, Le slave commun² 346. — ³⁰ Citations chez Havránek op. c. I 122. — ³¹ C'est l'avis de Šercl op. c. 482. — ³² En Grèce antique; v. G. Thomson, Studies in Ancient Greek Society; traduction tchèque (O staré řecké společnosti, Prague 1952) p. 329; de même dans l'Inde antique (Thomson ib.). — ³³ Là-dessus Buck op. c. 1017s. — ³⁴ D'après R. Aitzetmüller (Wiener slavist. Jahrbücher 2.155) la signification ancienne de keu- serait „spüren, nachspüren, auflauern“ et reviendrait à l'indo-européen commun. — ³⁵ Albert Wesselski, Der Sinn der Sinne (Prague 1934). — ³⁶ Koube, Časopis Českého museum 38.54, cité par Šercl 490. — ³⁷ Bartoš, Dialektický slovník moravský (Prague 1906) 316; Horečka, Nářečí na Frenštátsku (Frenštát 1941) 142. — ³⁸ Meillet, Esquisse d'une histoire de la langue latine (Paris 1928) 169. — ³⁹ Kofínek, Studie z oblasti onomatopoeie (Prague 1934) 265. — ⁴⁰ Kott, Dodatky k Bartošovu Dial. slovníku moravskému (Prague 1910). — ⁴¹ Gebauer, Slovník staročeský. — ⁴² Kubín, Lidomluva Čechů kládkých (Prague 1913).

⁴³ Ou bien „par l'influence de zřěti“ (J. Otrěbski, Lingua Posnaniensis 3.282) ou de gleděti. Cf. les couples asyndétiques russes gljadet' — smotret' regarder, zrel — smotrel il regardait, impér. smotrite — gljadite, usités dans la poésie populaire (relevés par Nina Borowska ib.).

⁴⁴ Voir, en dernier lieu, Trautmann, Baltisch-Slavisches Wörterbuch (Göttingen 1923) 171. — ⁴⁵ Vendryes op. c. 201. — ⁴⁶ Horečka op. c.

⁴⁷ Cette parallèle parle en faveur de ce qu'all. sehen est issu de sekv- persequi (lat. sequor etc.) et non pas de sek- 2. (all. sagen, comme o'est chez Walde—Pokorny) ou même de sek-schneiden, comme l'a Bechtel op. c. 161. Voir là-dessus Buck 1043. — ⁴⁸ D'après F. R. Preveden, Some balto-slavic terms of acoustic perceptions (Language 8, 1932, 145s.), la racine k'leu- est d'origine onomatopéenne; nous n'y adhérons point.

SLOVANSKÁ SLOVESA NA OZNAČENÍ PĚTI SMYSLŮ

Autor probírá ze srovnávacího hlediska, kterými slovesy Slované označují funkci židel, jak jsou ta slovesa tvořena, a další zjevy s tím spojené. Zjišťuje jednak jisté rysy archaické (na př. neosobné užití v slovenském *vidí sa mi* = lat. *mihi videtur*) jednak innovace a vzájemné užívají intenziva na -sā- (*sluchati/slychati, čuchati, macati*): autor totiž tvrdí, že tu jde nikoli o desiderativní s (jak se soudilo dříve), ale o intenzivní příponu -sā- (totéž platí o s jiných jazyků v daných případech).

Při výkladu o slově *viděti* podává autor nový výklad slov *záviděti* a *nenáviděti*, jakož i lat. *invidere*. Podle něho ta slova původně nepatřila ke kořeni *veid-*. (Pojem závisti, nenávisť, žárlivost a p. vyjadřoval původně kofen *neid-* (ř. *Źveidōs*, něm. *Neid*); slovanština a latina jej však nechala splynouti s rýmovým *veid-*.) Tím se rodina kořene *veid-* očišťuje od toho, co se

nehodilo k pojmu „viděni“. Rovněž tak oěiStuje autor rodinu slovesa *věděti* (pffbuzzného s *viděti*) od toho, co do ni bylo vraděno později; totiž od slovesa *pověděti*. to podle něho nepatří k *věděti*, aie k *věšiti*. Staré líz zjiťterri, i e s pojmem „viděti“ souvisí i pojem „vďěti“, a ze spolu souvisí příslusna slovesa, dopkíuje autor tím, ze i pojem „jistý“ patří do toho okruhu a podle toho vykládá i adjektiva *jbsth* z **vbsib* (luzicky je *wěšly'*).

V některých slovanských jazyfch se pozoruje i pozoruhodné zastupování vyrazů pro „ěichati“ vyrazy pro „slyseni“: *slyi*, *jak Un muikát voni*; to je ostatně důležité i pro vysvětlení slova *cuti*. Z tohoto zastupování byly drive vyvozovány jisté závěry razu psychologického; autor však soudí, ze u Slovanů je to zavíněno pouze tím, ze slovo *ěuti* v těch jistých krajinách rozvinulo svůj význam dvojm směrem (1° ěichati, 2° slyseti); ten zjev měl pak zpětny vliv i na sloveso *slyiati*, ze i ono přijalo tam význam „Sichati“.

U vyrazu pro hmatati tvrdí autor, ze Slované zachovali i tu starý kofen *peip-* (ktery je v lat. *palpare*), aie ze jej zraěnili v *peip-* (*pipati*). Kromě toho použili zde korenemat-, jenz původně znamenal asi hledati, sliditi.

C J I A B H H C K H E r j I A T O J I b I f I J I H O E O 3 H A H E H H H
n a X H B H E U I H H X H Y B C T B

АІТор ВВHCHHeT CO CpaBHHTeJTBHOà TONKH 3peHHH, nOCpeICTBOM KaKHx paapojioB cnaBHHe o6o3HaiaK>T ijijHKijHo BHeHHX qyCTB, K BK o6pa3yoTCH CTH rnarojm, n aHa-JIHSHpyeT CBH3aHHHe C H M H HBJeHHH O H yCTaHCBJIHBT K8K HeKOTope aphaHiccKHe nepTij (Haap. œe3HHHœe ynoTpe6jieHHe B cnoBaIl.KOM *vidi sa mi* = ;iaT. *mih i videtur*), TBK HHHOBanHH H B3aHM0BJIHHHHH. BaWHMM HOBBM aHCMeITOM HBJHeTCH TO, "ITO CJaBHHO BMÓCTO CTaTopo npocTopo rnarojia B Tpex cjiyjanx ynoTpe6ijHK>T HHTeHcHBHbie H S-sâ-(*stichati*, (*ucliat*, *macati*): no VTBejKfleHHio âBTopa cyn> flejia aaKJioqaeTCH He B S B.I.-fiawaromeiu no>Ke.naHHe (KaK CT0 nonarajin paHbiue), a B HHTeHCIBHOM cы-~~л~~(HKKc -sâ-[lowe caMoe MOWHO CKaaTb H O C nnyrnX H3MKOB B HSBêCTHix cnyiaHX).

ITpir 06-bHCHeHnn cnoBa *eudemb* aBTop npeflnaraeT HODOC HCTOJKOBaHHO cJOB *saue-doeamb*, *Henaueumb*, a TaioKe JiaTHH. *invidere*. Illo ero MHCHHO BTH cJIOBa nepBOHa-qajibHo He npHHaflJiewajih K KopH> *veid*. (IoHHTHE 3aBHCTH, HeHaBHe™, peBHôcra H T.n. nepBOHaqajibHo Bupa>Kaji Kocem> *neid* (pex. ôvetôoc, HeM. *Neid*); B cnaBHHCKOM n jiaTHHCKOiti H3iJKax ou cjiBjicH, oflHaKO, c nripMOBBim *veid*.) Ejjiaroapn 3TOMy, rHC3no KopHH *veid-* oiamaeTCH OT Toro, «TO He no^oxoHJio noffnoHHTE „BneHHH“). TaKHM «c o6pa3oM aBTop oqhmaeT rwe3flo rjiarona *eedemb* (po«CTBeimoro c *eudemb*) OT Toro, qio 6uno nnpBHGCCHO B Hero no3fluoec; a HMCHHO OT paaroJia *poviděli*, KoTopyâ no ero iiHemno ne ripHHaflJiemHT K *věd&i*, a K *věti*. MCHHe, BucKaaaHnoe ywe flabHO, «TO c noHHTheM *eudemb* cooTBOHT&JII.HO H noHHThe *eudemb* H qIO cymeTByeT B3aH-MOCBSI. MeHyiy yKa3aHHtiMH Buuie rjiarojiaMH, aBTop aonojihHeT B TOM cMucjie, IT O H noHHThe „j3BeC.THJH“ OTHOCTH K TOMy JKe Kpyry H B CBH3H C 3THM o6.HCHHeT H npHnaraTejibHue *jbst-b* H3 *vbsti*, (*no-nywxûfm wisty*).

B HeKOTopux cnaBHHCKpx H3LiKax Haô'io/iaeTCH 3aineHa BupaweHHH «rtn „HK>xaTi.” B-i3a>KeHiiMn *xna'*, „cJihmiaTb“; B oðmeM CT0 BawHQ n *n.na* oSincHeHBH cjoBa *Suti*. H3 3TOH aaMeHy pam-nie «enaiHci, HeKOTope BUBO^U ceuxoJiorHecKoro xapaKTepa; aBTop, OflHaKO, noJiaraeT, IT O y cJiaBHH aaMeHa Morna npoH3OHTH TOJiko noTOMy, TTO CJIOBO (*vii* B onpeffeJieHHwx o6jiaCTHX pa3BH6ajio CBONKHM nyTeM cBoe 3HaieHHe (1° HK>xaTb, 2° cnumaTb), CT0 HBJeHHe HM0HO BnocneactBH oôparaoc BJIHHHe H H B rjiaron *alyëai* T. 1. H O H npnoBeJi TaM SHaneHue „HioxaxTb“.

OTHOCTejibHo BbipaKeHHH t>6o3Haiaimero „0CHaaTb“, aBTop yTBepHTflaer, HT O CJaBHHe H aAecb coxpaHHnn cTapbifi KopeHb *peip-* (HMeiomHHCH B iiaTHH. *palpare*), HO qTo H3MeHHjii ero B*peip-* (*pipati*), a KpoMe Toro ynoTpeómH 3flecb KopeHb *mat-*, iiep-BonaqaJibHo o6o3HaiaiomHH, BepoiiTHO, HCTa6, <ie^Hit.